

NATALIA ZAREMBA-HUZSVAI – CHARLES ZAREMBA

Traduire les « gros mots » du hongrois en français

Il s'agit ici d'un compte rendu d'expérience qui ne prétend pas à l'exhaustivité. Nous sommes des praticiens de la traduction et non des théoriciens, ce qui ne veut pas dire que nous ne nous posons pas des questions théoriques. Mais nos questionnements et approches théoriques se nourrissent de notre pratique : la problématique de l'argot et plus particulièrement celle des « gros mots » nous étaient étrangères avant notre travail sur le roman de Benedek Totth, *Holtverseny* (2016), parus en français sous le titre *Comme des rats morts* (2018), roman bouleversant sur la perte de repères d'une certaine jeunesse dont l'action se déroule en Hongrie, certes, mais qui a une portée générale.

Toutefois, notre pratique de la traduction (pratique de type artisanal) s'appuie sur un principe général, qu'on peut qualifier de théorique, formulé dès le XVIII^e siècle par un Britannique, Alexander F. Tytler (1791), qui pose que la traduction doit être fidèle au contenu *et* au style et avoir l'aisance d'une œuvre originale. Ni plus, ni moins. Nous nous démarquons ainsi des principes exposés par Antoine Berman dans *L'Auberge lointaine* (1999) ou Henri Meschonnic dans *Poétique du traduire* (1999), qui considèrent que le texte traduit doit garder des « traces » de l'original, au risque du calque ou de la traduction littérale, ainsi que de la pratique « cibliste » pouvant aller jusqu'à « naturaliser » le texte – l'exemple le plus abouti de ce type de traduction est sans conteste la première version française de la *Fabrique d'absolu* de Karel Čapek, qui transpose l'action de Prague à Paris¹ !

Notre but théorique ultime et ô combien ambitieux, mais pas nécessairement atteint dans la pratique, est de reproduire l'effet cognitif et émotionnel que le texte original a exercé sur le lecteur. Concrètement, dans le cas du premier roman de Benedek Totth, il s'agissait de faire ressentir le vide et/ou la détresse qui se cachent sous une langue argotique et très vulgaire, bref, d'être fidèle au

¹ La version revue de la première traduction (Jirine et Jean Danès, 1944), parue en 2014 aux éditions La Baconnière, replace l'action à Prague.

contenu *et* au style du roman. À titre d'exemple, voici les deux premières phrases du livre :

Az új elkerülön tépünk, amikor Kacsá hátrafordul, és megérdezi, hogy hol a faszban vagyunk, de persze mindenki kussol, mert fingjuk sincs, gondolom, vagy nem akarnak valami baromságot mondani, nehogy összezavarják, és még jobban eltévedjünk. Nekem sem ismerős a környék, meg amúgy se látni semmit ebben a szutyok időben, de azért örülnék, ha kiderülne, merre járunk, különben a bűdös életben nem fogunk hazakeveredni.

Nous l'avons traduite comme suit :

Greg² se retourne et demande où on est, putain, alors qu'on trace à fond la caisse sur le nouveau périmètre, mais ils se tassent tous autant qu'ils sont, bien sûr, parce qu'ils en savent foutre rien, je pense, ou bien ils ne veulent pas dire une connerie, histoire de pas l'embrouiller et de pas se perdre pour de bon. Je reconnais pas non plus les environs, de toute façon on y voit rien avec ce temps pourri, mais j'aimerais bien savoir où on est, sinon jamais on sera jamais rentrés à la maison, merde.

En français plus standard et bienséant, on aurait :

Greg se retourne et demande où diable où on est, alors que nous roulons à toute vitesse sur le nouveau périphérique, mais tous se taisent, bien sûr, parce qu'ils n'en ont pas la moindre idée, me dis-je, ou bien ils ne veulent pas dire une bêtise, pour ne pas l'embrouiller et risquer ainsi de se perdre pour de bon. Je ne reconnais pas non plus les environs, de toute façon on n'y voit rien à cause du mauvais temps, mais j'aimerais bien savoir où on est, sinon on ne sera jamais rentrés à la maison, ma parole.

1. Généralités

Les *vulgarismes*, ou plus simplement les *gros mots*, semblent être un universel linguistique. En tant que tel, ils ne sont pas la manifestation d'une caractéristique propre à une langue, mais renvoient à l'être parlant en tant que tel, donc à l'être humain. Il y a fort à parier qu'il n'existe aucun idiome dépourvu de termes considérés comme vulgaires (en sachant, bien sûr, que le domaine de la vulgarité est susceptible d'évoluer avec le temps et, surtout, de varier selon la langue ou le type de civilisation). Le domaine linguistique où peut s'exprimer la vulgarité est le *lexique*. Il n'existe pas, à notre connaissance,

² En accord avec l'auteur, nous avons modifié les prénoms des personnages dans le but de faciliter la lecture, ce qui confère également une portée générale au texte.

de morphologie ou de syntaxe typiquement vulgaire³. Les gros mots constituent donc un écart par rapport à une norme sociale, et non un système linguistique proprement dit. Ils sont également caractéristiques de la langue parlée, et leur emploi peut donc aller de pair avec une phonétique et une prosodie particulières.

Les gros mots, au même titre que les *jurons*, sont prononcés (plutôt qu'écrits) dans des situations où une émotion, généralement négative, prend le pas sur la raison : douleur, colère, déception etc. L'emploi d'un gros mot n'est jamais obligatoire. Par exemple, sous l'effet d'une douleur soudaine, un francophone a le choix entre le silence ou divers éclats de voix : *aïe*, *flûte*, *punaise*, *merde*, *putain*, etc., c'est-à-dire une interjection, des termes n'ayant *a priori* aucun lien avec la situation, qui peuvent aussi être des euphémismes (comme *punaise* ou *mercredi* au lieu de *putain* et *merde*). Une colère soudaine peut aussi donner lieu à des jurons comme *nom de Dieu*, l'étonnement pouvait s'exprimer autrefois par *parbleu*, euphémisme pour *par Dieu*. Dans les mêmes circonstances, un magyarophone pourra s'écrier *a kutyafáját* (déformation de *a kutya faszát* « la bite du chien »), *az Isten verje meg* « que Dieu le/la frappe », ou, grossièrement, *bazmeg* « baise-la/le », *a kurva anyád* « putain de la mère », *az Isten bassza meg* « que Dieu le/la baise », etc.

Ces quelques exemples peuvent servir à définir très largement les domaines sémantiques concernés : le *sale* et le *sacré*. Si le domaine du *sacré* reste facile à définir (Dieu, la mère), celui du *sale* paraît varier davantage d'une langue à l'autre, sachant que *sale* est ici un terme commode pour désigner tout ce qu'un groupe social considère comme choquant et devant être tu ; il s'agit en général des fonctions et activités primaires liées à la corporalité humaine, et notamment à la sexualité et à la digestion. Dans son opuscule sur les gros mots, Pierre Guiraud (1975) limite leur champ sémantique à la corporalité.

2. Vulgarisme et argot

Les mots vulgaires ne sont pas l'apanage des argots, qu'on considérera ici comme des jargons, des lexiques propres à certains groupes socio-professionnels (l'argot des voleurs, des bouchers, etc.). Employer un terme argotique peut même apporter une pointe de sel ou d'humour dans un discours

³ Alors que certaines tournures sont privilégiées dans les insultes : par ex. l'expression française « Espèce de... » (nous remercions Alena Podhorná-Polická), rendue en hongrois par le simple emploi du pronom de 2^e personne en début d'interpellation: « Te... ».

ou un texte standard, ce qui est rarement le cas des gros mots, étant entendu que le degré de vulgarité d'un mot varie avec le temps – le mot français *con* en est un exemple éloquent. Néanmoins, le lexique vulgaire semble moins changeant que les lexiques argotiques, dans la mesure où il renvoie à des domaines conceptuels plus stables.

Toutefois, de même que les termes argotiques, les gros mots ont généralement un équivalent dans la langue standard. En termes structuralistes, alors que les termes standard sont neutres, les gros mots sont marqués et généralement chargés d'une valeur expressive qui révèle le rapport du locuteur à la situation.

Dans le domaine littéraire, l'emploi d'un terme vulgaire crée toujours un effet de style. Les gros mots apparaissent généralement dans les dialogues et servent à définir, à marquer un personnage qui contrevient aux règles de la bienséance. Dans le récit proprement dit, l'emploi de gros mots est plus rare : dans le domaine français, l'œuvre de Virginie Despentes semble pionnière, au même titre que le roman de Benedek Totth dont il sera question. Alors que l'argot a depuis longtemps droit de cité en littérature, notamment dans les polars, comme par ex. la série des *San Antonio*.

3. Le corpus

La caractéristique du roman de Benedek Totth est d'être le récit à la première personne d'un lycéen qui, de même que tous les personnages qu'il croise, emploie un langage non seulement argotique, mais en permanence très cru. Le caractère oral de la narration est souligné par l'emploi systématique du présent. Les situations, souvent scabreuses (scènes de beuveries, de sexe, de crime), sont décrites très franchement. Le roman est écrit intégralement en langue non standard. Les gros mots sont employés systématiquement, tant dans les dialogues que dans la narration. L'argot (ou le jargon) des lycéens, généralement éphémère, n'est pas spécialement situé dans le temps ; l'auteur a choisi d'employer des termes compréhensibles par tous les lecteurs.

En tant que traducteurs, notre tâche était double : d'abord, s'assurer d'avoir bien compris les termes argotiques et vulgaires originels, ensuite trouver une traduction satisfaisante.

La langue hongroise se caractérise par une grande plasticité, qui manque cruellement à la langue française : la facilité de créer des mots composés, les apports sémantiques des préfixes, la précision syntaxique des suffixes

favorisent la formation de gros mots à rallonges (souvent des jurons) et, plus généralement, une grande fantaisie morpho-lexicale.

Penchons-nous sur trois types de « gros mots ». Dans le texte, les formes hongroises sont données en italiques, les traductions littérales sont entre guillemets.

1. les interjections qui ponctuent souvent le discours et ont une valeur expressive (elles renseignent sur l'état d'âme du locuteur), par ex. *bazmeg* (forme simplifiée de *baszd meg* « baise-la, baise-le », équivalent fonctionnel de « putain »), *baszki* (*baszd ki* « id. »).

2. les substituts vulgaires à des termes standards (y compris les insultes), qui peuvent être des lexèmes simples ou composés : *lófasz* « bite de cheval », équivalent fonctionnel de « merde », *baszogatni* « baisouiller », équivalent fonctionnel de « agacer, emmerder ».

3. des constructions syntaxiques : *a kurvaéletbebazmeg* (= *a kurvaéletbe baszd meg* « baise-la/le dans la putain de vie », *Mi a retkes bűdös szájbabaszott kurva anyjának fekszik ez ki az útra* « Putain de sa mère crasseuse et puante baisée dans la bouche, pourquoi ça se couche sur la route », dont l'équivalent standard serait : *Miért fekszik ez ki az útra* « Pourquoi ça se couche sur la route »).

Pour la compréhension de certains mots, relevant notamment du cinéma pornographique, des consultations lexicales avec l'auteur ont été nécessaires.

4. Traduction française

Pour la tonalité générale, nous avons choisi d'employer une langue très parlée, relâchée, ce qui se manifeste par

- l'absence de la particule *ne* dans les phrases négatives,
- l'absence d'inversion du sujet dans les phrases interrogatives,
- l'emploi systématique du pronom *on* au lieu de *nous*,
- l'emploi fréquent de structures paratactiques plutôt que syntaxiques.

Ces choix ne correspondent pas à des faits de langue de l'original, mais à des caractéristiques de la langue française : il s'agit de décisions que l'auteur n'a pas eues à prendre.

Dans un premier temps, nous avons constaté que notre vocabulaire passif et actif de gros mots était assez limité au regard du foisonnement de l'original. Dans un second temps, nous avons constaté qu'en la matière, les ressources de la langue française étaient également assez limitées. Il existe de nombreux dictionnaires d'argot, sur papier et en ligne, mais souvent les termes qu'on y

trouve restent incompréhensibles pour le francophone moyen (alors que tout est compréhensible chez Totth), ou bien sont désuets. Ces dictionnaires ne nous ont été d'aucune aide. En revanche, nous avons trouvé un certain nombre de solutions à nos problèmes dans les textes de rappeurs français (notamment NTM, Nekfeu, La Fouine, Booba...) et dans le langage des « jeunes » (certains mots de verlan, l'usage de l'expression « être en mode » :

Kacsa meg síkideg lesz > Greg est en mode vénère.

Traduits littéralement, les gros mots sont souvent incompréhensibles ou étranges : par ex., le très populaire *lófasz* donne mot à mot *bite de cheval*, expression certes vulgaire, mais totalement inusitée. Il convient donc de trouver des équivalents qui peuvent fonctionner dans un contexte donné.

La traduction littérale n'est possible que si le gros mot a la même portée, le même usage dans les deux langues, par ex. :

szőrös a pöcse > il a du poil aux couilles

pour dire : il est adulte, fort, courageux, etc.

a pöcsöd, kisköcsög > tes couilles, pédé

pour dire : non, qu'est-ce que tu crois, etc.

4.1. Les interjections

Dans le texte, il y a fondamentalement un terme qui fait office de point d'exclamation : *bazmeg*, avec une variante *baszki*. Il s'agit de la lexicalisation d'expressions verbales *baszd meg* et *baszd ki*, littéralement « baise-le/la ». Au sens propre, le terme désigne clairement l'acte sexuel, mais il se désémantise dans l'usage. Nous l'avons traduit généralement par *putain*, terme à connotation sexuelle pouvant aussi ponctuer le discours. On peut avoir en français dans cette même fonction les mots *bordel* ou *merde*, mais ce dernier terme n'a plus de connotation sexuelle. Nous l'avons employé une seule fois, pour éviter une répétition :

Felrobbantom a kibaszott Burger Kinget, bazmeg!

> Je vais faire sauter ce putain de Burger King, merde !

4.2. Les substituts vulgaires à des termes standard

nem fog baszogatni « il ne va pas nous baisouiller » > il va pas nous faire chier

Ne kérdezzél faszságokat (*faszság* est dérivé de *fasz* « bite », comme par ex. *jóság* « bonté » est dérivé de *jó* « bon ») > Arrête avec tes questions à la con
Bazmeg Zolika, ne balfaszkodjál már ! (le verbe *balfaszodik* est composé de *bal* « gauche » et *fasz* « bite », « être gauche, maladroit comme une bite ») >
Putain, Dany, t'as de la merde dans les mains ou quoi ?
elbalfaszkodná> il merderait grave
A nagy lófaszt « une grande bite de cheval » > Putain, mon cul
geci sok körforgalom (*geci* est la désignation vulgaire du sperme) > une chieée de ronds-points

Aucun de ces exemples n'est à comprendre au sens propre, bien sûr. Les lexèmes simples *basz* « baise » et *fasz* « bite » servent souvent de base de dérivation à des mots complexes dont le sens précis dépend largement du contexte. Voilà pourquoi il n'est pas possible de traduire un type de lexème par un équivalent systématique. Concernant le champ lexical, à part un exemple :

Ne kérdezzél faszságokat > Arrête avec tes questions à la con,

la traduction française ne comporte plutôt des mots relevant de la scatologie. Ce déplacement sémantique est une tendance assez générale. Le déplacement inverse est plus rare :

leszarom « je chie dessus » > rien à foutre.

À titre anecdotique, nous avons traduit le terme *muff* par *meuf*. Le mot hongrois (emprunt au français *moufle* par l'intermédiaire de l'allemand *Muff*) désigne un manchon de fourrure, puis par métonymie le pubis, et enfin la femme. Quant au terme *meuf*, il s'agit de *femme* en verlan ; c'est l'une des formes qui s'est installée durablement dans le langage populaire.

4.3. Constructions syntaxiques

La substitution de gros mots à des termes standard peut donner lieu à des constructions syntaxiques complexes :

A hülye fasz köcsög buzi állat köcsög « Idiot de bite connard animal pédé connard » > Connard d'enculé de fils de pute ! (insulte)
a kurvaéletbebazmeg « cf. *infra* » > putain de ta mère (juron)
Mi a retkes бүдös szájbabaszott kurva anyjának fekszik ez ki az útra (= Miért fekszik ez ki az útra) « cf. *infra* » > Pourquoi ce fils de pute de merde s'est couché sur la route ?

La traduction littérale est inenvisageable, d'autant moins que les relations syntaxiques de la phrase hongroise ne sont pas toujours claires : à quel verbe sous-entendu se rapporte les syntagmes *anyjának* et *életbe* ?

Les expressions vulgaires complexes du français, langue à ordre des mots contraint, se composent souvent d'une série de substantif reliés par la préposition *de* à valeur de génitif-ablatif. Toutefois, on entend rarement plus de trois substantifs ainsi reliés.

Il arrive que le gros mot fasse partie intégrante d'une structure syntaxique, par suite de la substitution avec un mot interrogatif :

hol a faszban vagyunk « où dans la bite on est » = hol vagyunk « où on est »

Mi a fasznak akarsz mentőt hívni « pour quelle bite tu veux appeler les secours »
= Minek akarsz mentőt hívni « pourquoi tu veux appeler les secours »

Dans la première phrase, le syntagme *a fasz* porte un suffixe locatif induit par *hol* ; dans la seconde, ce syntagme est venu s'intercaler entre *mi* et *n*k*. Le français littéraire permet ce type de procédé :

Où diable sommes-nous ?

Pourquoi diable veux-tu appeler les pompiers ?

Mais cette phrase serait doublement littéraire et bienséante, à cause de l'inversion du sujet. Il n'existe pas de structure comparable avec un gros mot. Nous avons donc traduit cette phrase comme suit :

Où on est, putain ?

Pourquoi tu veux appeler les pompiers, putain ?

Et en fait, compte tenu du contexte

Pourquoi faire, putain ?

L'inclusion syntaxique étant impossible, nous avons choisi d'extrapoler le gros mot, qui devient alors une interjection. En termes généraux, la construction syntaxique en hongrois devient une construction paratactique en français.

4.4. Compensation

Il arrive qu'une expression vulgaire corresponde dans une situation donnée à une expression moins vulgaire, par ex. :

felbassza az agyát « ça lui baise le cerveau » > ça le fout en rogne

Certes le verbe *foutre* reste un gros mot, mais son usage est si fréquent dans le registre familier qu'il s'est en partie désémantisé, édulcoré, ce qui n'est pas le cas de l'original. Dans ces conditions, si le contexte proche le permet, nous avons compensé par un surplus de gros mots dans la traduction :

Kacsa teli torokból üvölt, hogy hol a büdös faszban vagyunk. « Kacsa crie à pleine gorge, où on est dans la bite puante » > Greg se met à gueuler comme un putois, putain d'enclulé de merde, où est-ce qu'on est, bordel ?

Là encore, la syntaxe devient parataxe.

Toutefois, on trouve en français populaire un usage adverbial de l'adjectif (sans doute sous l'influence de l'anglais), pour l'instant réduit au terme *grave* venant se substituer à *vachement*.

elbalfaszkodná « cf. *infra* »> il merderait grave

Au demeurant, cet exemple illustre également le glissement du domaine du sexe à celui de la scatologie.

5. Conclusion

Dans le domaine sémantique, la valeur des gros mots est essentiellement connotative, et non dénotative. Par conséquent, on ne peut les traduire littéralement que s'ils ont la même portée, le même usage dans les deux langues.

Pour ce qui est du lexique, en hongrois, les interjections et substituts lexicaux relèvent généralement du champ lexical de la sexualité, qu'il s'agisse de l'acte sexuel ou des organes génitaux ; en français, les interjections et substituts relèvent pour une bonne part du champ lexical de la défécation.

Enfin, les structures syntaxiques complexes du hongrois, qu'autorisent la souplesse de l'ordre des mots et la précision des suffixes sont parfois traduites par des structures paratactiques, l'un des éléments du syntagme étant extraposé pour devenir une interjection.

Bibliographie

- BERMAN Antoine (1999), *La traduction et la lettre, ou l'auberge du lointain*, Paris, Seuil.
- GUIRAUD Pierre (1975), *Les gros mots*, PUF, Coll. « Que sais-je ».
- MESCHONNIC Henri (1999), *Poétique du traduire*, Paris, Verdier
- TOTTH Benedek (2016), *Holtverseny*, Budapest, Magvető.

TOTTH Benedek (2018), *Comme des rats morts*, trad. par N. Zaremba-Huzsvai et Ch. Zaremba, Arles, Actes Sud.

TYTLER Alexander Fraser (1791), *Essay on the Principles of Translation*, Londres: <https://bibdig.biblioteca.unesp.br/bitstream/handle/10/6622/essay-on-the-principles-of-translation.pdf?sequence=3&isAllowed=y> (consulté 01.04.2020.)

NATALIA ZAREMBA-HUZSVAI

CHARLES ZAREMBA

Traducteurs

Courriel : nata.cha.zaremba@gmail.com